

Questions d'identité
Being John Malkovich de Spike Jonze

Philippe Gajan

Number 100, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23710ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gajan, P. (2000). Review of [Questions d'identité / *Being John Malkovich* de Spike Jonze]. *24 images*, (100), 56–56.

Being John Malkovich de Spike Jonze

QUESTIONS D'IDENTITÉ

PAR PHILIPPE GAJAN

Classer l'inclassable et foisonnant *Being John Malkovich* relève du défi tant le premier long métrage de Spike Jonze (réalisateur de nombreux vidéoclips et acteur) s'amuse à puiser à différentes sources. En première approximation, cependant, on peut être parler d'une comédie fantastique, et l'archétype en serait alors *Le songe d'une nuit d'été* de Shakespeare. Pour la forme, et en creusant un peu, il faudrait reconnaître que cette première impression se double rapidement d'une seconde, celle d'avoir affaire à une fable métaphysique qui pousserait l'élégance jusqu'à éviter de nous bassiner avec une quelconque morale. Ce qui, en soi, n'est pas rien.

Mais avant tout, ce qui fait la réussite du film est sa manière d'orchestrer la «visite» du spectateur. Le film s'ouvre sur un théâtre de marionnettes dont on reconnaît bientôt le manipulateur, héros malheureux du récit à venir: le marionnettiste découvre un passage qui permet de pénétrer dans la tête de John Malkovich! Le monde est un théâtre et nous n'en sommes que les acteurs, pourrait-on dire en citant approximativement Shakespeare. *Being John Malkovich* sera donc une variation jouissive, cocasse et pleine de surprises sur ce thème, à ceci près que le cinéaste s'intéresse en particulier à deux de ses avatars: la célébrité et la manipulation. Mais surtout il s'y intéresse du point de vue du spectateur pour finalement l'amener avec lui à s'interroger sur la notion d'identité: identité sexuelle, identité liée à l'apparence, à la conscience, identification, crise existentielle et psychanalyse sont quelques-unes des pistes que propose le film. Chacune d'entre elles semble une greffe réussie sur une colonne vertébrale déjà passablement tortueuse. Encore une fois, c'est la façon de



Catherine Keener et John Cusack.

«Le monde est un théâtre et nous n'en sommes que les acteurs».

guider le spectateur qui permet cette incroyable prolifération de niveaux de lecture sans pour autant engendrer la confusion.

Le dispositif utilisé par le cinéaste pour réaliser ce tour de force est celui du sas d'entrée. À tout moment, le basculement d'un monde à l'autre est ponctué par un passage et offre donc la possibilité au spectateur de modifier son régime de perception (et ainsi d'augmenter son degré de tolérance à l'in vraisemblance). Ainsi, pour basculer à proprement parler dans l'histoire, il lui faudra pénétrer sur les pas du héros dans un improbable septième étage et demi au plafond ridiculement bas (car, nous apprend une sorte de mauvais clip d'entreprise, il a été conçu par amour pour une non moins improbable naine qui semble tout droit sortie de l'époque élisabéthaine!). De même, pour pénétrer dans la tête de Malkovich, c'est un tunnel qu'on emprunte et, suprême ironie, lorsqu'on quitte Malkovich, après les quinze minutes passées dans la «peau» d'une célébrité, c'est pour retomber à la sortie du tunnel du New Jersey, comme si Manhattan expulsait les corps étrangers.

Spike Jonze, tout en menant son récit d'une main de maître, manie l'ironie, lance

des piques et, pour tout dire, semble s'amuser follement, particulièrement quand il égratigne le monde du show-business représenté par Malkovich (qui joue son propre rôle, ce qui n'est pas la moindre des prouesses que nous amène à déguster ce film) ou encore par de brèves apparitions d'acteurs tel Brad Pitt. Mais contrairement à un Altman qui, dans *The Player*, se livrait à un jeu de déconstruction de l'intérieur, Spike Jonze préfère se situer à l'extérieur, évitant ainsi les désagréables litanies du style «ma vie n'est pas une sinécure».

L'ensemble du film peut, dès lors, aisément se lire comme une métaphore du cinéma, et on retrouve encore une fois le rite du passage sous ses multiples formes (l'entrée en fiction, l'identification du spectateur au héros, la manipulation orchestrée par le film, l'acteur qui se glisse dans la peau d'un personnage et ainsi de suite), mais ce serait par trop le simplifier. Bien au contraire, *Being John Malkovich* est, à la fois, pour le plaisir qu'il procure, une brillante comédie rondement menée, un peu comme un Woody Allen léger de la meilleure période, et une proposition beaucoup plus complexe sur l'insoutenable complexité de l'être humain, plongé dans un monde postmoderne (d'où l'afflux continu de références à des mythes, des légendes ou encore de simples croyances) et donc guetté par la perte de l'identité. ■

BEING JOHN MALKOVICH

États-Unis 1999. Ré.: Spike Jonze. Scé.: Charlie Kaufman. Ph.: Lance Acord. Mont.: Eric Zumbrennen. Mus.: Carter Burwell. Int.: John Cusack, Catherine Keener, Cameron Diaz, John Malkovich, Orson Bean, Charlie Sheen. 112 minutes. Couleur. Dist.: Universal.